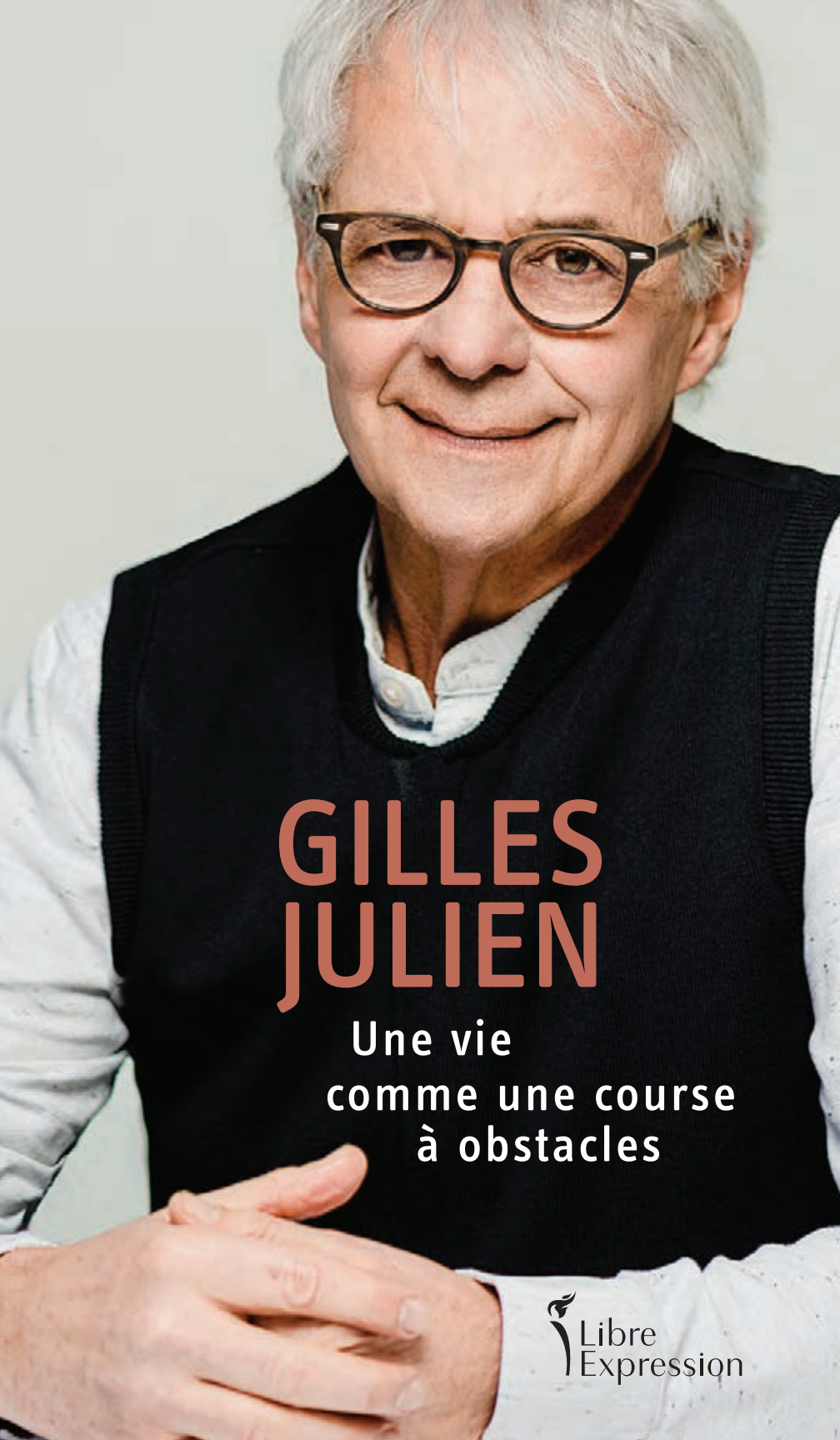


GILLES JULIEN

Une vie comme une course à obstacles

Libre Expression

DU MÊME AUTEUR

Le Mentor et le jeune pédiatre, avec le Dr Francis Livernoche, Éditions Stanké, 2018.

Enfants à livre ouvert, Éditions du Trécarré, 2017.

Parler pour les enfants, illustré par Philippe Béha, Éditions Libre Expression, 2014.

À hauteur d'enfant, Éditions Libre Expression, 2012.

Tous responsables de nos enfants – Un appel à l'action, avec Hélène (Sioui) Trudel, Bayard Canada Livres, 2009.

Vivre avec un enfant qui dérange, avec Lise Lachance, Bayard Canada Livres, 2007.

Enfances blessées, sociétés appauvries, Éditions du CHU Sainte-Justine, 2005.

Aide-moi à te parler! – La communication parents-enfants, Éditions du CHU Sainte-Justine, 2004.

A Different Kind of Care – The Social Pediatrics Approach, McGill-Queen's University Press, 2004.

Soigner différemment les enfants – L'approche de la pédiatrie sociale, réédition revue et augmentée, Éditions Logiques, 2004 (première édition 1999).

Soigner différemment les enfants – Méthodes et approches, Éditions Logiques, 2004.

Votre enfant au jour le jour – De la naissance à 6 ans, Les Publications du Québec, 1987.

GILLES JULIEN

Une vie comme une course à obstacles

Libre Expression

SOMMAIRE

Avant-propos 9
1. Les influences et les expériences
qui comptent 19
2. Hochelaga : berceau de la pédiatrie sociale
en communauté au Québec 47
3. Porteur d'une mission avec une crainte
de ne pas être à la hauteur 61
4. Vivre aussi avec des échecs 83
5. À la recherche d'un équilibre de vie 93
6. Le grand enjeu éthique 115
7. L'influence qui guérit 129
8. Regard personnel sur les parents en 2020 153
9. Sur l'importance des enfants au Québec,
ma vision du changement 159
Conclusion
Laisser sa trace… et si c'était à refaire 181
Épilogue
La vie après la vie, une certaine spiritualité 185

Avant-propos

J'ai eu le privilège de passer une bonne partie de ma vie de médecin au service d'un nombre impressionnant d'enfants. Plus de quarante années de pratique en pédiatrie sociale en communauté m'incitent donc à partager avec vous des réflexions, des sentiments et certainement de précieuses leçons sur plusieurs aspects de cette grande et riche expérience de vie.

Ces enfants me considèrent simplement comme « le doc Julien ». Pour certains, je suis un nom, pour d'autres, ce nom représente un endroit, une ressource où l'on est en sécurité. Et pour un grand nombre d'entre eux, ce nom est associé à une écoute, une attention spéciale, à du réconfort, et surtout, à de l'espoir. Dans le quartier, on va « chez le doc Julien » pour un peu de tout : trouver des mitaines ou une tuque par temps froid, faire soigner de petits bobos survenus en cours de route

vers l'école, confier un secret difficile à porter seul, manger un fruit ou un yogourt quand on n'a plus rien à se mettre sous la dent à la maison, ou faire des confidences pas toujours très agréables. La liste est longue et elle ne s'épuise jamais.

« Ma clinique » est un lieu un peu mythique. Parfois, une voisine la recommandera à une nouvelle venue dans le quartier, qui cherche à obtenir des soins pour son enfant. D'autres fois, c'est une maman qui a elle-même vécu et surmonté de grandes épreuves dans son passé – drogues, itinérance, prostitution et misère totale – qui conseillera nos services à une femme en difficulté. En effet, c'est ainsi qu'une jeune mère, qu'on avait accompagnée du mieux qu'on le pouvait et qui s'était miraculeusement sortie de ce marasme, s'est présentée un jour à notre porte en me demandant d'urgence. Elle venait prendre rendez-vous pour son nouveau bébé de un mois, mais en cours de route elle avait croisé une autre maman avec un bébé du même âge. Elle ne la connaissait pas, mais elle s'était très vite rendu compte que la jeune mère était en grande détresse. Elle l'avait aussitôt amenée pour me voir et elle avait insisté pour que je sorte à sa rencontre sur le trottoir, l'autre femme ne voulant pas entrer. J'ai pu examiner l'enfant rapidement dans sa poussette pour me rendre à l'évidence d'une maltraitance majeure. Cette maman venait clairement de sauver la vie de cet enfant. C'est souvent à ça que ressemble la vie chez le doc Julien.

À la clinique, on vient donc pour autant de raisons qu'il y a de malheurs. On y cherche de l'écoute, des conseils, de l'accompagnement médical, social

et juridique dans un lieu accueillant, où on ne sera pas jugé, et qui dispose de capacités pour mobiliser des forces autour des enfants et des parents.

Certains de ces enfants se sont attachés à moi comme à une figure paternelle, sans doute associée à mon rôle de médecin. Quelques-uns insistent encore pour affirmer que je leur ai facilité ou même sauvé la vie. Je les trouve d'ailleurs tous et toutes reconnaissants, malgré le fait que je pense qu'ils exagèrent un peu l'impact que j'ai pu produire dans leur vie. Je crois plutôt que je leur ai donné une petite poussée et un grand élan de confiance en leurs moyens. Eux, ils ont fait le reste. Je suis convaincu que chaque enfant possède en lui la capacité et les solutions. Il faut juste l'encourager à aller de l'avant dans sa vie. Il peut faire le reste par lui-même.

Pour le moment, le seul fait d'avoir aidé et accompagné plusieurs d'entre eux dans leur parcours me réjouit et me comble de fierté, et j'en profite pour me laisser bercer par cette douce satisfaction. Dans la plupart des cas, ce lien a été gagnant pour eux et pour moi. J'en ai tiré de grands bonheurs, des énergies renouvelées et une passion constante pour mon travail de tous les jours : celui de les aider le mieux possible. Je suis extrêmement reconnaissant à la vie d'avoir le privilège de voir des enfants depuis plus de quarante ans, en clinique et ailleurs, plusieurs heures par semaine. Et ça continue !

J'ai appris beaucoup des enfants eux-mêmes. Leur âme pure les amène à se confier à l'état brut sans les barrières habituelles propres aux adultes.

Ils s'expriment toujours, même quand ils se taisent. Leurs non-dits parlent d'eux-mêmes. Leurs mots, parce qu'ils sont spontanés, viennent du cœur. Ils sont sans filtre. Leur sagesse, si on sait la mettre en valeur, est précieuse comme l'or. Combien de fois je me laisse guider par leurs paroles signifiantes et leurs pistes essentielles qui nous permettent de mieux les comprendre et de poser des actions conséquentes pour les guider sans trop de mal ? J'ai souvent mentionné que, si je parle aussi librement de tout ce qui concerne les enfants et la société, c'est grâce à cette connaissance acquise auprès des enfants eux-mêmes et à une certaine validation de leur part. Sinon, je ne saurais quoi dire.

Grâce à la clinique, cet endroit où tout se dit et où tout se vit, j'ai aussi appris beaucoup sur la nature humaine en général et sur de grands enjeux de société. Je sais maintenant que l'humain est imprévisible. Il est à la fois bon et méchant, honnête et manipulateur, et en constante recherche d'attention. Il est fait d'émotions et de désirs, mêlés d'amour et parfois d'une certaine sagesse. L'homme est particulièrement fragile et changeant. Son équilibre est précaire, car il peut éclater ou s'effondrer à tout moment. Il peut créer du bonheur et faire preuve d'empathie ou, au contraire, chavirer brusquement dans une noirceur sans fond. Le mélange de colère et de chagrin qu'il éprouve souvent, par exemple, peut ainsi lui faire perdre facilement la carte. La meilleure des personnes peut subitement développer des idées de vengeance et de violence à la suite de grands bouleversements d'émotions. Personne n'est à l'abri de tels revirements.

Par contre, la culture de l'amour et de la tolérance peut conduire une personne à un plus grand détachement de soi, à la bienveillance et au don de soi. Il n'y a donc pas de bonnes et de mauvaises personnes, il n'y a que des humains qui ont des histoires plus difficiles ; ils sont porteurs de capacités différentes, certains sont plus fragiles que d'autres et en plus grand besoin d'aide, tandis que d'autres sont plus en contrôle, plus résilients et assurés.

*

Par ce contact étroit avec les enfants me sont constamment apparus les grands enjeux de société, ceux qui font partie de ma réflexion depuis longtemps. Au départ, je m'interrogeais surtout sur les classes sociales, sur la pauvreté et sur le manque d'accès de plusieurs enfants à des soins de qualité. Jeune médecin, gonflé de connaissances médicales de haut niveau et prétendument investi d'un pouvoir surévalué, je commençais à me poser des questions sur mon impuissance devant des maux de société dont souffraient plusieurs de mes jeunes patients.

De plus en plus, ma réflexion a évolué vers des questionnements sur les grandes iniquités sociales dont sont particulièrement victimes les enfants, et sur mon incapacité à y répondre comme soignant même motivé. Je pense que je découvrais la vraie vie, celle qu'on nous cache, celle pour laquelle il n'y a pas de formation officielle, celle que l'on doit apprendre par soi-même si on réussit à ne pas se voiler les yeux.

Cette réflexion issue de mes premières années de pratique a été manifestement déterminante pour mon avenir, mais aussi source d'une grande partie de mes frustrations et de mes rêves. J'allais entreprendre, sans trop m'en rendre compte, une trajectoire parsemée de changements, d'essais et d'erreurs pour m'amener à une pratique médicale plus globale et plus adaptée à ces constats, de même qu'à un vague désir de laisser une trace et de changer le monde. C'était tout un plan ! J'étais enflammé, animé par la fougue de la jeunesse, et j'étais loin de savoir dans quel bateau je m'embarquais.

Je remarque quotidiennement le peu de place que les enfants occupent dans la société, l'absence de regard qu'on leur porte, les limites de leur droit de parole, les injustices qui les tuent à petit feu, les abus dont ils sont victimes et toutes les peines qu'ils doivent endurer dans un état où ils sont sans pouvoir et impuissants.

De nos jours, le respect des enfants n'est toujours pas une chose acquise dans notre société. On les aime bien, mais à distance. Ils ne sont pas consultés quand on décide, entre adultes seulement, de leur sort, de même que de leur vie et de leur bien-être, comme s'ils n'avaient pas d'opinions ou comme s'ils n'existaient pas. Pourtant, à les côtoyer et à les écouter, on découvre leur façon différente de voir les choses et leur capacité à créer de l'équilibre. Juste en étant en leur présence, on s'expose à des idées nouvelles et novatrices, et on se permet de participer à leurs rêves. Leur influence nous amène aussi à penser autrement. Comment se fait-il que nous passions à côté de cette richesse

quand cela concerne leur bien-être et leur devenir ? Et comment pouvons-nous prétendre agir dans leur intérêt supérieur s'ils n'en font pas partie ?

Je me suis toujours demandé comment il se fait que nous n'apprenions pas du passé et des expériences vécues, et ce, de génération en génération. On persiste, comme société, à commettre les mêmes erreurs et à oublier que tout a déjà été vécu. On ne retient rien, comme s'il n'y avait pas de courroie de transmission, comme si, à notre décès, la mémoire se perdait totalement.

Se pourrait-il que les enfants soient cette courroie de mémoire collective qu'il nous faudrait maintenant considérer pour prévenir les problèmes, évoluer et ne pas refaire les mêmes erreurs ?

Serait-il possible que les enfants représentent une partie de l'intelligence globale du monde et que, parallèlement à notre quête d'intelligence artificielle, on fasse aussi une recherche sur cette intelligence commune toute fraîche que représentent nos enfants ? On pourrait y être gagnants sur toute la ligne.

*

Des leçons apprises des enfants, j'en ai retenu quelques-unes bien sûr, mais je ne les ai pas toujours bien respectées, en mauvais élève que je suis. Au fil de ces pages, je suis prêt à faire amende honorable et à revisiter certaines de mes actions et décisions moins bien éclairées. Je suis un peu impulsif-réactif quand il s'agit des enfants, soucieux de bien faire et d'agir dans leur plus grand intérêt. Je prends

donc des risques au quotidien et deviens parfois protecteur, parfois défenseur et souvent créateur d'espoir. Je peux occasionnellement créer des remous, par conviction et intuition. Je n'ai pas le souci de déplaire ou de déranger quand je me bute à un certain conformisme ou à des règles que je juge trop bureaucratiques. J'ai toujours réussi à garder une distance, dans ma pratique, dans le but de préserver mon lien avec les enfants et de leur assurer les meilleurs soins. Par contre, cela n'a pas toujours été la meilleure façon de me faire des amis chez les adultes, on s'entend. Le seul fait, par exemple, de toujours impliquer l'enfant totalement, en clinique, autant dans le répertoriage des faits qui le concernent que dans les actions à entreprendre pour son bien-être, a été maintes fois sujet à controverse.

À vrai dire, j'ai aussi beaucoup douté tout au long de ma carrière, tant de ma pertinence et de ma compétence que de mon image, enfin celle qui a été perçue par autrui et véhiculée dans le public. On a fait de moi un « saint homme », on m'a décrit comme un guide, comme le « bon Dr Julien », un expert et un influenceur, mais sur ces points également, je me suis remis en question. Je me suis souvent qualifié moi-même d'imposteur, en pensée bien sûr, ayant beaucoup de difficultés à me reconnaître dans tous ces titres qu'on m'a attribués gracieusement avant même de connaître ma réelle motivation intérieure et mon engagement total envers les enfants.

Il est donc temps pour moi, à soixante-quatorze ans, de me poser pour préciser mes intentions pour les années à venir, du moins celles qu'il

me reste. Je souhaite aussi faire un certain ménage dans de fausses perceptions à mon égard. Les opinions divergentes et les impressions erronées me concernant, ainsi que tous les qu'en-dira-t-on sans fondement qui ont circulé, m'ont fait me remettre en question à plusieurs reprises. Peut-être ai-je du mal à accepter la critique ou les refus, mais j'ai toujours agi dans l'intérêt supérieur des enfants qui me faisaient confiance, et je l'ai fait avec passion et respect. J'ai toujours réagi fortement à ceux et celles qui fermaient les yeux pour plaire ou se conformer.

L'année 2019 a été difficile, au point où j'ai sérieusement envisagé de laisser tomber, mais ce n'est pas dans mon ADN d'abandonner face à des obstacles, quels qu'ils soient. J'ai plutôt décidé de me relever et de mettre les bouchées doubles, soutenu par les enfants et les parents, fâchés d'apprendre que je pourrais laisser leur clinique.

Ce livre me permet en quelque sorte de boucler la boucle. Après avoir publié plusieurs ouvrages sur la pédiatrie sociale et raconté de nombreuses histoires d'enfants qui m'ont touché plus particulièrement, je pense qu'il est temps de me livrer de manière plus personnelle, de parler de mon parcours, mais aussi et surtout de me faire le porte-parole de ces enfants, dans l'espoir qu'ils puissent ensemble créer un monde meilleur. Je pense sincèrement que cela leur appartient en propre.

1

Les influences et les expériences qui comptent

Je viens d'un milieu ouvrier où les valeurs comptaient pour beaucoup, et où l'on était collectivement porteur d'une sorte d'authenticité que l'on retrouve moins aujourd'hui pour toutes sortes de raisons. Il n'y avait pas d'exclusions. Pas que je sache, en tout cas. Tous les enfants avaient leur place pas mal partout, et les adultes acceptaient d'emblée d'offrir leur aide à ceux qui en avaient besoin. Une famille voisine était victime d'un incendie et tout le voisinage mettait la main à la pâte pour accueillir ou reconstruire. Un parent perdait son emploi ou était atteint d'une maladie, on se serrait les coudes, on s'occupait des enfants et on s'assurait que la famille ne manque de rien. Tout n'était pas parfait, bien sûr, mais l'entraide était toujours au rendez-vous et l'empathie se déployait plus naturellement que de nos jours, où l'on est souvent dans l'attente d'un quelconque programme gouvernemental pour s'en sortir, parfois en vain.

Aujourd'hui, on doit faire appel aux grands systèmes pour obtenir du répit ou de l'aide temporaire quand c'est nécessaire. Dans une société plus fermée, où l'individualisme prend toute la place ou presque, il semble que le « village » existe moins ou pas du tout dans certains cas. On pourrait croire que le rôle de la famille élargie ou du voisinage a été transféré à l'État. Pourtant, l'État, à ma connaissance, n'est ni un grand ami ni un bon parent.

Ma chère tante Hélène, un genre de pilier de famille, discrète et toujours disponible pour aider, a fait preuve toute sa vie d'un don de soi exceptionnel. Elle a été pour moi une grande source d'inspiration. Quand elle n'était pas au chevet des malades pour les réconforter ou à l'église pour soutenir le curé, elle s'occupait de moi, le petit garçon qu'elle n'avait jamais eu en raison de son statut de « vieille fille ». Elle a été ma deuxième maman, la première étant obligée de travailler pour assurer notre survie. Tante Hélène se comportait aussi en gardienne avertie, me protégeant de ceci et de cela. Elle agissait comme ma première enseignante également, partageant avec moi ses connaissances et ses valeurs profondes, qui m'ont accompagné tout au cours de ma vie. Elle est restée un modèle important jusqu'à son décès à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans, en 2005. Même dans ses dernières heures, elle a réussi à me transmettre son héritage moral, convaincue qu'elle était que j'allais la remplacer pour faire le bien. Nul doute d'ailleurs qu'elle me guide encore aujourd'hui. J'espère qu'elle est fière du petit garçon sage et timide qu'elle gardait pratiquement tous les jours. Elle

me disait souvent que j'allais devenir « quelqu'un », mais j'étais loin d'y croire, à cette époque.

Le milieu duquel je suis issu en était un où l'on baissait facilement la tête face au patron ou devant l'autorité. Il y avait bien des murmures et de vives discussions lors des légendaires parties de « romain », où les adultes buvaient de la Labatt ou de la Dow en fumant une quantité industrielle de cigarettes, mais pas de révolte en vue. Pendant ce temps, nous, les enfants, nous permettions de jouer à la cachette dans les combles et dans les garde-robes, quand ce n'était pas sous les lits. Nous n'étions cependant pas étrangers aux propos que tenaient nos parents, lors de leurs discussions intimes. Je me souviens de m'être dit à cette époque que j'essaierais plus tard d'y changer quelque chose.

Lorsqu'on se retrouvait ainsi en famille, où le secret était roi, on se laissait aller à dénoncer, à avouer en avoir marre, mais au grand jour, c'était une tout autre affaire. On se taisait et on endurait. Je n'arrivais pas à bien comprendre cette dualité entre les mots qui se disaient en privé et cette docilité qui avait cours dans la réalité.

Je ne saisissais pas bien ce monde fracturé et ces changements de tons et d'attitudes dès qu'on sortait de la maison. J'étais mal à l'aise avec les non-dits, l'état de soumission de nos parents, les discours secrets et la pauvreté de plusieurs d'entre nous. Pourtant, j'avais des amis de « parents riches » et je ne percevais pas de différence notable entre eux et nous. Leurs maisons étaient plus belles et plus grandes, ils avaient plus de jouets plus chers, mais au fond, nous étions semblables. Je n'aimais

pas cette tendance à voler bas pour ne pas déplaire et à se taire en présence des patrons ou des plus riches.

En tant qu'enfants, on se faisait souvent dire que c'étaient des affaires de grandes personnes. Celles-ci nous apprenaient subtilement à nous taire et à endurer notre mal. Je me souviens que, malgré mon jeune âge, je me sentais très mal à l'aise devant cette discrète subordination de mes parents envers les plus riches et les plus puissants. Je me disais qu'un jour je n'accepterais pas un rôle de second ou de soumis, quoi qu'il arrive. Les idées de liberté et d'émancipation étaient déjà à mon ordre du jour. Je ne souhaitais pas être « né pour un petit pain », comme on nous disait parfois.

J'éprouvais déjà aussi de l'inconfort, plus ou moins consciemment peut-être, quant aux écarts entre les classes sociales, que je ne pouvais m'expliquer. J'étais interpellé par les enfants mal habillés et démunis qui se trouvaient dans ma classe. Leur pauvre pitance au dîner et leur manque constant de cahiers et de crayons en classe provoquaient en moi un effet déstabilisant et lourd.

Cette exposition à ces réalités, très tôt dans ma vie, n'est donc sûrement pas étrangère à mon engagement pour la cause des enfants vulnérables dans les années qui ont suivi. Comme enfants, nous sommes façonnés de différentes manières et sur plusieurs facettes de la vie par notre famille, notre entourage et une foule d'expériences vécues. J'aime penser que ce bagage accumulé nous permet de construire notre avenir et de devenir des personnes utiles à la société. Le problème réside dans

le fait que chacun est exposé à des événements positifs, mais aussi à plusieurs expériences négatives et même traumatiques. S'il y a plus de positif dans nos expériences, les rêves peuvent plus facilement se réaliser. En revanche, si la somme des expériences néfastes est trop grande par rapport aux événements positifs, nous savons que les embûches qui en découlent représentent des empêchements sérieux à la réussite de la vie. Les enfants ayant subi de multiples traumatismes durant leur enfance n'ont pas les mêmes chances de succès que les autres, ce qui est injuste et inacceptable dans une société saine.

Les polytraumas et l'adversité en général, de même que les stress toxiques et leurs effets nuisibles sur le cerveau sont mieux connus maintenant grâce à de multiples recherches sur le sujet. La pratique de la pédiatrie sociale que j'ai réussi à développer au fil des ans me permet d'ailleurs d'agir directement sur ces grands enjeux, tant en mode préventif qu'en mode curatif.

Au début de ma pratique, je fonctionnais selon une approche intuitive que je disais basée sur une certaine évidence. Je mettais en œuvre, dans les quartiers dits défavorisés, une façon de faire la médecine qui s'appuyait sur un modèle de proximité, surtout pour comprendre les vraies causes des problèmes et agir sur elles. Agir tôt, accompagner les enfants et les familles sans les juger, renforcer les capacités de chacun, préciser les causes des diverses difficultés, créer des actions personnalisées pour chaque enfant, éviter les approches mur à mur que je sentais moins efficaces, voilà des

modèles que je voulais rendre accessibles à tous les enfants dans leur voisinage.

Je croyais également à l'approche *bottom up*, où l'on multiplie les actions locales et communautaires avant de prendre les grands moyens que sont les institutions et les programmes gouvernementaux. Ces derniers sont utiles, surtout quand les solutions mises en place par la base terrain se sont épuisées et qu'elles n'ont pas atteint leurs objectifs, mais pas avant.

J'ai commencé tôt à m'indigner devant ce genre de situation, mais ne sachant pas quoi faire ni quoi dire parce qu'on n'en parlait jamais, je restais coincé dans mes pensées et je me décourageais devant l'impasse de ne pouvoir rien faire. Encore petit, j'ai accompagné ma mère lorsque, à de rares occasions, elle acceptait de m'emmener faire « la charité aux pauvres », comme elle le disait, mais je ne trouvais pas d'explications logiques à ces situations et cela me désolait. Ces constats déplaisants m'ont certainement influencé dans mon cheminement et dans mon attitude plus rebelle face aux iniquités. Secrètement, j'élaborais des plans pour faire quelque chose, mais que peut-on faire en si bas âge pour changer le monde, dans un monde qui ne souhaitait pas en parler ?

Mon désir de me sentir utile et d'être performant prend donc ses origines dans cette enfance particulière, au sein d'une famille qui n'était pas pauvre, parce qu'il y en avait de plus pauvres, mais qui se trouvait dans une position de seconde classe. Les réflexions et frustrations que suscitait l'observation de ma propre famille me chagrinaient, mais

elles ont sans doute éveillé et accru ma détermination à réussir.

Le patron de mon père avait vu mon potentiel – disait-il – et il avait proposé de payer mes études dans un collège privé. Malgré sa bonne foi évidente, il m'avait ainsi confié, sans le savoir, une responsabilité que j'allais porter toute ma vie. Je n'avais pas d'autre choix, pour sauver l'honneur de ma famille, que de montrer au monde ce que je valais et ce que nous valions, nous, les Julien, pour de vrai. D'où probablement cette anxiété constante qui ne m'a jamais quitté, composée du désir de plaire et de l'obligation de réussir. On avait misé sur moi et on m'avait donné les outils pour y arriver. Gros défi !

J'ai donc été admis au séminaire, un collège classique généralement réservé aux plus nantis et dirigé par des prêtres. On y allait pour devenir prêtre, de préférence, ou avocat ou médecin, et parfois artiste, écrivain ou politicien. Je me retrouvais avec les privilégiés, au grand dam de mes amis d'enfance, qui eux restaient au collège public ou qui souvent n'attendaient que de trouver un job « payant » à la manufacture pour décrocher définitivement de l'école.

Lors de ma dernière rencontre avec plusieurs d'entre eux, à notre brasserie préférée, vers la fin de nos études au collège, ils ont essayé de me décourager de faire le grand saut en médecine. À cette époque, je dois préciser qu'il se passait plein de choses à la « taverne », en région. On pouvait facilement y entrer et y rester sans égard à l'âge, pourvu qu'on commande un spaghetti faussement gratuit en accompagnement du verre de bière chèrement payé. Ce soir-là, mes amis m'ont rappelé

mes origines, et surtout ont sous-entendu que je les abandonnais un peu comme un traître. L'un d'eux y est d'ailleurs allé d'une prévision du genre : « Bientôt, tu nous laisseras tomber pour te lier avec ces nouveaux snobs du collège classique. »

De la part de ma famille, cependant, je recevais des encouragements et ne sentais que de la fierté à me voir ainsi devenir le premier à faire des études supérieures. Mes proches croyaient en moi totalement. Pourtant, sans le savoir, ils ajoutaient une couche de pression supplémentaire à celle que leur « enfant prodige » s'imposait déjà.

Le cours classique au secondaire m'a permis de m'épanouir différemment et je ne suis pas certain que l'option de la scolarisation courante aurait aussi bien servi mes intérêts futurs. Outre le latin et le grec, dont je doute encore aujourd'hui de l'utilité, on m'a enseigné la volonté d'être performant et de créer, mais aussi celle d'aider et de prendre des initiatives. J'ai joint les routiers, un mouvement semblable aux scouts, axé sur le dépassement de soi et sur l'entraide auprès des plus démunis. Nous passions des heures, des collègues et moi, à tenir compagnie à des personnes âgées pour les distraire, leur faire la lecture ou simplement discuter avec elles et écouter leurs histoires. Ces moments ont été inspirants et porteurs pour moi, qui étais assez timide en général dans mes relations sociales. Je découvrais la richesse de l'écoute, mais aussi celle de témoigner et de partager des émotions fortes. Je gagnais beaucoup en confiance et en assurance, et j'expérimentais pour la première fois l'empathie, cette forme gratuite et égalitaire de rapprochement envers les autres.

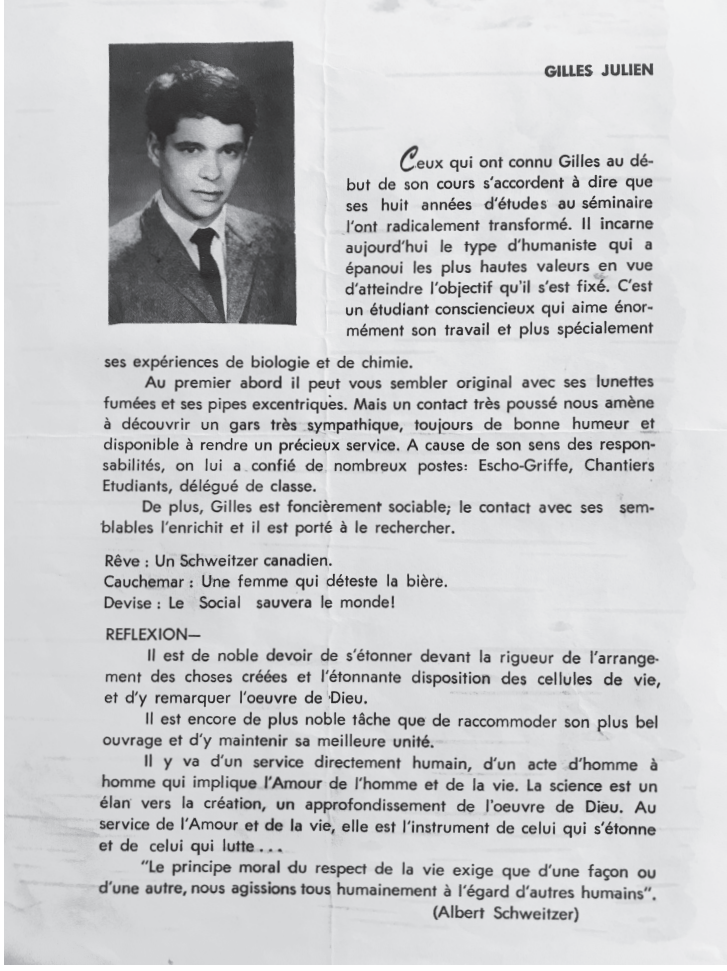
Par la suite, je me suis lancé dans les « chantiers étudiants », qui consistaient à mobiliser les autres étudiants pour faire la charité aux plus démunis. J'aimais accompagner les personnes âgées, mais mon engagement se transformait déjà en s'orientant vers l'aide aux enfants, avec qui je me sentais d'emblée plus à l'aise. Un copain et moi étions responsables de collecter de l'argent et des jouets pour les enfants moins bien nantis. C'était pour moi une première expérience de philanthropie et d'entrepreneuriat qui allait me servir plus tard, indéniablement.

À l'adolescence, j'ai aussi dirigé un journal, *Le Plumeau*, l'organe officiel de la Jeune Chambre de commerce de Grand-Mère. On y retrouvait déjà des mots et des positions qui témoignent de mon orientation future. On en parlait d'ailleurs dans *L'Écho du St-Maurice* du mercredi 23 septembre 1964 :

« Au moment où vous lirez ces lignes, le premier journal trimestriel de la Jeune Chambre sera probablement distribué. Saviez-vous, que ce journal est la responsabilité d'un jeune philo du S.S.M. M. Gilles JULIEN, qui a démontré dans le même organe l'an passé un talent certain de journaliste ? – Quoi qu'il en soit, Gilles, qui est très doué par les lettres, saura présenter aux membres J.C. un bulletin vraiment digne de cet organisme. On dit de plus qu'il traite l'éditorial de main de maître. Bravo Gilles, et chapeau bas devant le président Denis Robert qui sait s'entourer de gars qui ne souffrent pas d'inertie. »

J'avais été exposé à des familles dans le besoin et à des enfants vulnérables dès mon bas âge avec ma mère, qui disait ainsi contribuer à la communauté en leur apportant des vêtements ou des

victuailles. Quand je voyais leurs sourires lorsque nous allions distribuer aussi des jouets et que leurs yeux témoignaient de leur joie, j'en étais complètement bouleversé et heureux. C'est vraiment à cette époque que mon avenir s'est dessiné, et c'est vers l'âge de dix-sept ans que j'ai annoncé à tous mon projet de devenir médecin pour les enfants.



GILLES JULIEN

Ceux qui ont connu Gilles au début de son cours s'accordent à dire que ses huit années d'études au séminaire l'ont radicalement transformé. Il incarne aujourd'hui le type d'humaniste qui a épanoui les plus hautes valeurs en vue d'atteindre l'objectif qu'il s'est fixé. C'est un étudiant consciencieux qui aime énormément son travail et plus spécialement ses expériences de biologie et de chimie.

Au premier abord il peut vous sembler original avec ses lunettes fumées et ses pipes excentriques. Mais un contact très poussé nous amène à découvrir un gars très sympathique, toujours de bonne humeur et disponible à rendre un précieux service. A cause de son sens des responsabilités, on lui a confié de nombreux postes: Escho-Griffe, Chantiers Etudiants, délégué de classe.

De plus, Gilles est foncièrement sociable; le contact avec ses semblables l'enrichit et il est porté à le rechercher.

Rêve : Un Schweitzer canadien.
Cauchemar : Une femme qui déteste la bière.
Devise : Le Social sauvera le monde!

REFLEXION—

Il est de noble devoir de s'étonner devant la rigueur de l'arrangement des choses créées et l'étonnante disposition des cellules de vie, et d'y remarquer l'oeuvre de Dieu.

Il est encore de plus noble tâche que de raccommoder son plus bel ouvrage et d'y maintenir sa meilleure unité.

Il y va d'un service directement humain, d'un acte d'homme à homme qui implique l'Amour de l'homme et de la vie. La science est un élan vers la création, un approfondissement de l'oeuvre de Dieu. Au service de l'Amour et de la vie, elle est l'instrument de celui qui s'étonne et de celui qui lutte . . .

"Le principe moral du respect de la vie exige que d'une façon ou d'une autre, nous agissions tous humainement à l'égard d'autres humains".
(Albert Schweitzer)

Livre de finissants 1965-1966, Séminaire Sainte-Marie, Shawinigan

« J'ai eu le privilège de passer une bonne partie de ma vie de médecin au service d'un nombre impressionnant d'enfants. Plus de quarante années de pratique en pédiatrie sociale en communauté m'incitent donc à partager avec vous des réflexions, des sentiments et certainement de précieuses leçons sur plusieurs aspects de cette grande et riche expérience de vie. »

Après avoir publié une dizaine d'ouvrages sur la pédiatrie sociale, le Dr Julien accepte enfin de se livrer de manière beaucoup plus personnelle sur son parcours et sur ses défis, mais aussi sur les épreuves des dernières années. Il ressent qu'il est temps pour lui de faire le bilan, de préciser ses intentions pour les années à venir et de boucler la boucle jusqu'à un certain point.

GILLES JULIEN est pédiatre social. Sa pratique est basée sur le soutien aux enfants qui connaissent des conditions de vie précaires nuisant à leur bien-être et portant atteinte à leurs droits fondamentaux. Grâce à son implication, de nombreux centres en pédiatrie sociale ont vu le jour dans tout le Québec. Il est également président et cofondateur de la Fondation du Dr Julien.

fondationdrjulien.org
drjulien.blog
FondationDrJulien
FondDrJulien

Groupe Livre QUÉBECOR

ISBN 978-2-7648-1438-3